

*Frédéric KIESEL*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Paul MATHIEU**

1997



**Homme charmant qui respire la joie de vivre, Frédéric Kiesel fait montre d'une simplicité de tous les instants, qualité reflétée à merveille par sa triple activité de journaliste, de poète et d'écrivain.**

**De fait, sans cesse en quête des événements qui font frémir la planète mais loin de s'identifier à un aventurier, le grand reporter n'a jamais renié sa région d'origine. Au contraire, il est fier de pouvoir se proclamer « *écrivain enraciné* », heureux, sans doute, de prendre un peu le large en rentrant en lui-même...**

**Ainsi, ses recueils de contes et légendes, la partie la plus populaire de son œuvre, sont situés dans le Luxembourg – au sens le plus large –, ses monographies traitent toutes, ou presque, d'artistes et d'auteurs de l'Ardenne ou de la Lorraine belge.**

**C'est sans étonnement, aussi, que l'on trouvera chez le chantre à l'âme rilkéenne, un profond attachement à la Nature et une patiente attention pour les enfants.**



# Biographie

Frédéric Kiesel est né à Arlon le 24 février 1923, au n°4 de l'Avenue Nothomb. Son père, Max Kiesel, Arlonais de souche, était commissaire d'arrondissement (1), sa mère appartenait à la bourgeoisie gantoise. Après un doctorat en droit à l'Université de Louvain, le jeune homme s'engagea comme volontaire de guerre en 1944-45 dans les bataillons d'Irlande du Nord. La paix revenue, il fit ses débuts littéraires en collaborant au *Jeune Faune*, plus tard, il devait compter parmi les fondateurs de *La Dryade*. Dès 1946, il créa un des plus anciens ciné-clubs de Belgique, le *Club de l'Écran*, et en assura la présidence jusqu'en 1956. Tout en donnant des cours de vulgarisation juridique – notamment aux Aumôniers du travail à Arlon – il fut avocat au barreau de cette ville jusqu'en 1956. Cette même année, il épousa une Athusienne et devint journaliste à *La Métropole* d'Anvers.

Très vite, son goût des voyages l'amena à se spécialiser dans la politique internationale. C'est pourquoi, en 1963, *La Cité* lui ouvrait les portes du monde (il y resta jusqu'en 1979). Frédéric Kiesel a eu la chance de faire des reportages un peu partout avec, cependant, une prédilection pour le Proche-Orient et les pays de l'Est; c'est ainsi qu'il a parcouru entre autres l'Allemagne, l'Italie, le Canada, le Liban, la Syrie, la Jordanie, la bande de Gaza, l'Égypte, l'Algérie, l'Irak, la Tunisie, l'Inde, la Thaïlande, le Bangladesh, la Lybie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie et l'U.R.S.S. Aussi étrange que cela puisse paraître, ce grand voyageur devant l'Éternel n'a jamais mis les pieds aux États-Unis.

De 1979 à 1988, grand reporter pour le magazine *Pourquoi pas?*, Frédéric Kiesel fait aussi œuvre de critique littéraire, artistique et musical

---

1. Celui-ci a publié un intéressant tableau historique du chef-lieu du Luxembourg belge : KIESEL (M.), *Arlon en 1890*, Bruxelles, DMN, 1967.

(sous le pseudonyme de Guillaume Dufays depuis 1978). Depuis 1988, il est journaliste indépendant. Parallèlement à ce métier passionnant, son activité de poète et d'écrivain lui a valu nombre de prix et récompenses : le Borée (1962), le prix des Scriptorum catholici (1974), le prix Polak (1954), le prix Georges Garnir de l'Académie Royale de Langue et Littérature Françaises de Belgique (1975), le prix de l'Office allemand du tourisme (1977), le prix Adrien de Prémoré (1987). Notons aussi que depuis de nombreuses années, il entretient des relations amicales avec le mouvement catholique polonais Pax. Il est membre et administrateur de l'Académie luxembourgeoise (depuis 1963). Enfin, on peut ajouter qu'il est père de deux filles qui ont également embrassé la carrière de journaliste et que, vivant à Bruxelles, il passe cependant une partie de son temps à Rachecourt, en Gaume, et sur la côte bretonne.

## ***Bibliographie***

Poésie :

- ***Poème pour la forêt***, Revue générale, 1952, pp.1-3 (bénédiction de la forêt, Habay, 1951).
- ***Ce que le jour m'avait donné***, Dison, À l'enseigne du plomb qui fond, 1953.
- ***Élégies du temps et de l'été***, Bruxelles, éd. du Verseau, 1961.
- ***Printemps-Orphée***, Paris, Julliard, 1962 (coll. Cahiers des saisons).
- ***Le cadran solaire***, Lille, Le Borée, 1964 (coll. Carrée, n°4).
- ***Herbe sur le chemin***, Bruxelles, Verseau, 1965.
- ***Pâques sauvages***, Bruxelles, Maison Internationale de la Poésie, 1974.
- ***Nous sommes venus prendre des nouvelles des cerises***, Paris, Éd. Ouvrières, 1982 (coll. Enfance heureuse).
- ***L'autre regard***, Arlon, L'Ardoisière, 1985.
- ***Fables-comptines***, Bruxelles, Les élytres du hanneton, 1992 (fac similé du manuscrit illustré par Suzanne Defoing).
- ***Calendrier***, Éd. Côté Jardin, Rachecourt, 1997, III. de J. Rochus-Kraus.
- ***Le Sablier***, prés. par Ph. Leuckx, Clapas, Aguessac, 1998.
- ***La Corne de brume***, Éd. Académie luxembourgeoise, Arlon, 1999.
- ***L'Échelle de Jacob***, prés. par P. Mathieu, Clapas, Aguessac, 2001.

Essais :

- ***Albert Yande***, Vieux-Virton, La Dryade, 1955.
- ***Pierre Nothomb***, Bruxelles, Pierre De Méyère, 1965 (coll. Portraits, n°3).
- ***Lucien Maringer ou la poésie de l'image***, Bruxelles, éd. DMN, 1967.
- ***Louis Dubrau***, Bruxelles, Pierre De Méyère, 1971 (coll. Portraits, n°20).

- *Anne-Marie Kegels*, Bruxelles, Pierre De Meyère, 1974 (coll. Portraits, n°21).
- *Fumée d'Ardenne : Thomas Braun* (choix de textes), Gembloux, Duculot, 1985.
- *Charles Delaite*, Vieux-Virton, La Dryade, 1986.
- KIESEL (F.) et WEINS (V.), *Thomas Braun, Dossiers L*, N°9/2, 1986.
- *Les heures d'un Dieu paradoxal* (à propos du *Livre d'heures* de R. M. Rilke), Bruxelles, Le Cri, 1989. In *Le livre d'heures*, trad. Frédéric Kiesel et Gaston Compère.
- *Thomas Owen. Les pièges d'un grand malicieux*, Ottignies, Quorum, 1995.
- *Philippe Leuckx*, Dossier L n° 59 fascicule 3, Service du Livre Luxembourgeois, Marche-en-Famenne, 2002.

Autres essais, (actualité)

- *Dallas, un crime sans assassin*, Bruxelles, Pierre De Meyère, 1966.
- *L'impasse israélo-arabe*, Bruxelles, Vie Ouvrière, 1972, (coll. Dossiers).
- *Jean-Paul II, ce pape inattendu*, t.1, Bruxelles, Hatier, 1985.
- *Jean-Paul II, ce pape inattendu*, t.2 : *La fête*, id.

Contes et légendes :

- *Légendes du pays d'Arlon*, Arlon, Sorbier, 1959. Postface d'Adrien de Prémol.
- *Légendes d'Ardenne et de Lorraine*, Gembloux, Duculot, 1974. Préface de Georges Sion.
- *Légendes des quatre Ardennes*, Gembloux, Duculot, 1977. Préface de Thomas Owen.
- *Histoires de mes villages*, Gembloux, Duculot, 1979 (coll. Racines).
- *Trésor des légendes d'Ardenne*, Bruxelles-Gembloux, Duculot, 1988 (coll. Bibliothèque Duculot); Édition club pour Belgique-Loisirs, 1988.



- *Légendes et contes du pays d'Arlon*, Bruxelles, Paul Legrain, 1988 (coll. Légendes et contes de Wallonie).
- *Légendes et contes de Gaume et Semois*, Bruxelles, Paul Legrain, 1989 (id.).
- *L'or des fées et autres légendes des quatre Ardennes*, Éd. Racine, Bruxelles, 2003.
- *La prophétie d'Orval et autres légendes de Gaume et de Semois*, Éd. Racine, Bruxelles, 2003.
- *Le meunier de Quarreux et autres légendes d'Ourthe et d'Amblève*, Éd. Racine, Bruxelles, 2003.

Jeux radiophoniques et dramatiques :

- *La coquette et les morts vivants*, radio Bruxelles 4, 1958.
- *Un enfant nous est né*, jeu de Noël, Arlon, 1961.
- *Si Arlon m'était conté*, Arlon, 1962.
- *Jeu des guerries d'Ardenne*, Spich, 1966.
- *Épopée de Bodange et de Montauban*, Spich, 1967.
- *La légende des fils Aymon*, Habay-la-Neuve, 1967.
- *Le forgeron Misère et son chien Pauvreté*. Créé par les Troubadours.
- *Jeu de la butte de Saint-Donat*, Arlon, 1967.
- *Le forgeron Misère et son chien Pauvreté*, adaptation radiophonique pour Atelier Radio Arlon.

Divers :

- *Fumée d'Ardenne*, anthologie, Duculot, Paris-Gembloux, 1985, présentation et choix de textes ardennais de Thomas Braun.
- *Cantate à la Claire fontaine de Mélusibe et Ermesinde*, Éd. Confrérie du Maitrank, 2000, livret pour une musique de Patrice Bach, création Arlon, 2000.
- *Souvenirs d'Arlon dans l'Entre-deux guerres*, mémoires, Éd. Cahiers arlonais - Cercle des collectionneurs d'Ardenne et Gaume, Arlon, 2002, traduction.

- ***Quand Arlon piétonnait : Souvenirs de l'Entre-deux-guerres***, Éd. Cahiers arlonais - Cercle des collectionneurs d'Ardenne et Gaume, Arlon, 2003.

Frédéric Kiesel a aussi participé à plusieurs anthologies pour les enfants. Il a traduit des œuvres étrangères et certains de ses livres l'ont été en néerlandais et en russe.

À consulter :

- BOUILLON (G.), ***Interview de Frédéric Kiesel***, La Dryade, n° 11, automne 1957, p.45.
- BOUILLON (G.), ***Frédéric Kiesel***, La Revue Nationale, oct.1956.
- BRUCHER (R.), ***Poètes français du Luxembourg belge de 1930 à nos jours***, Arlon-Bruxelles, éd. de l'Académie luxembourgeoise, 1978, pp.78-80.
- VAES (G.), ***Frédéric Kiesel, conteur fantastique***, Le Thyrese, janvier 1961.
- MERGEAI (J.), ***Frédéric Kiesel***, in TREKKER (A.M.) VANDER STRAETEN (J.P.), ***Cent auteurs***, anthologie de la littérature française de Belgique, Nivelles, Éditions de la Francité, 1982, pp.233-236.

Principales collaborations :

*Construire, Le Jeune Faune, Le Journal des Poètes, La Revue Générale, Le Thyrese, Les cahiers de l'Académie luxembourgeoise, La Dryade, Demain le Monde, Luxembourg-Tourisme, Privilège de la Musique, Slowo powszechna* (le discours universel, Varsovie), *Wtk* (Varsovie, ces deux derniers titres étant le quotidien et l'hebdomadaire du mouvement Pax), *Le Spantole, Gélux, Le Ligueur, Vie Féminine, Vivre Aujourd'hui, Pourquoi Pas?, La Métropole, La Cité, Spécial, La Gazette de Liège...*

## ***Texte et analyse***

### **PROSE DU LONG-COURRIER**

*Comment ne pas t'aimer  
Sourd glissement planétaire de l'avion long-courrier  
Installé fermement, comme sur des rails  
Au-dessus de l'Atlantique Nord,  
Jusqu'à ce que se découvre entre les nuages  
Le beau Grænland neigeux, massif, secret,  
Entouré d'icebergs sournois,  
Jusqu'au vert Labrador  
Désert, solitaire, intact, où étincellent  
Les torrents vierges d'un printemps tardif.*

*Où est la Caravelle qui m'a appris de haut  
Que le Danube bleu est brun mais splendide  
Et que Patmos, le soir  
Me faisait signe depuis toujours  
Dans une mer d'argent à peine ridée.*

*Quand les réacteurs Rolls Royce changeaient de régime  
Pour l'atterrissage à Héliopolis,  
C'est du ciel que j'ai lu le message parfait, géométrique  
Des Pyramides élevées pour vaincre la mort  
À la pointe sud d'un vert miracle : le Delta du Nil,  
Enfoncé en coin dans l'immense désert ocre d'où a  
surgi le Verbe du Dieu unique.*

*Cette joie de voler sur fond d'angoisse veloutée  
Que secoue un orage de nuit au large des Baléares  
En route vers la blanche Alger,*

*Ces Alpes de douze minutes  
Avant les tendres campagnes françaises,  
Ces collines, entrevues, de Cracovie, Pologne hérissée  
d'églises ressuscitées  
Tempelhof effrayant, circulaire, encastré dans un  
océan de maisons berlinoises,  
Fins clochers tyroliens qu'un voisin musulman disait  
en riant être les minarets de mosquées,  
Crète infiniment longue, Chypre allumée la nuit  
comme une vitrine de joaillier,  
Le Parthénon précis, menu comme un ongle d'enfant,  
Au-dessus des terrasses d'Athènes,  
Douceur divine du mont Liban entre neige et  
mer tiède,  
L'oasis de Damas, prodige millénaire,  
Et le sable bourdonnant de Gaza l'arabe  
Où allait se poser notre étrange Caribou canadien  
de l'O.N.U.*

*Tout cela paraissait un songe entre vie et mort,  
Dans la folle vitesse longtemps immobile  
De l'éternité frôlant la terre.*

*L'autre regard*, pp. 23-24

On a dit, et c'est en partie exact, que l'œuvre littéraire de Frédéric Kiesel n'a que peu de rapports avec le journalisme. Si cette assertion se vérifie surtout dans sa poésie, il est cependant des pièces dans lesquelles il fait appel au support de ses souvenirs de globe-trotter, à tout ce qu'il a recueilli d'images dans cet *ailleurs* qui nous serre de plus près qu'il n'y paraît.

La *Prose du long-courrier* rend bien cet amalgame subtil des deux aspects du personnage - je veux dire l'homme des voyages et l'aède. Déjà, le titre pose une ambiguïté en annonçant de la prose... N'est-ce pas là une manière astucieuse de corriger la vision manichéenne de monsieur Jourdain ? Il reste que la *prose* désigne aussi un texte n'empruntant à la

poésie qu'une partie de ses procédés : que l'on songe à la *Prose pour des Esseintes* de Stéphane Mallarmé ou à la *Prose du Transsibérien* de Blaise Cendrars. D'ailleurs, ce dernier titre présente une similitude frappante avec celui de Frédéric Kiesel : ce n'est sans doute pas par hasard ! Mais cet habile mélange de sens nous autorise peut-être aussi une lecture moins superficielle, à savoir que, derrière l'œil professionnel du journaliste se cache, sans arrêt, celui du littérateur prêt à saisir, dans la mouvance du monde, autre chose que la stricte information. Une observation semblable peut s'appliquer à la seconde partie du titre qui charrie une autre connotation «littéraire»... Avec ce *long-courrier* sonne l'heure du départ.

Immédiatement, le mouvement s'installe dans une question toute rhétorique, une affirmation déguisée : on ne peut qu'aimer le calme confortable, le *sourd glissement* du voyage par *long-courrier*. Cette première qualité est doublée d'un autre avantage conféré par la dimension «planétaire» de ce type d'expédition. La comparaison avec le chemin de fer vient encore renforcer l'idée de sécurité routinière dégagée par la première image : *installé fermement*. En notre siècle, les voyages confinent au plaisir.

Nous devinons l'étendue du terrain à parcourir, toutefois, il reste à établir des itinéraires précis. C'est ce que le poète va faire tout au long de vers libres et de strophes irrégulières.

Cela commence par l'*Atlantique Nord* (est-ce une allusion à l'OTAN, pendant de la référence «onusienne» qui achève le texte?) duquel on ne voit rien, isolé par les *nuages*. Mais à les fouiller du regard, il est enfin possible de découvrir la première pièce de terre : le *Grænland*. Il faut souligner combien, dans le poème, tout est bien découpé, comme sur une carte de géographie. Ainsi ce *Grænland* planté par quatre adjectifs qualificatifs aux sens larges (*beau, neigeux, massif, secret* – peut-être à cause de sa faible population –) contraste avec les *icebergs* présentés comme autant de pièges *sournois* disséminés autour de lui.

Déjà, l'auteur aborde le *Labrador* également dépeint par quatre adjectifs complémentaires voire légèrement redondants en ce qui concerne les trois derniers : *désert* appelle *solitaire* et *intact* se comprend bien au sens de *vierge de toute présence et de toute détérioration*. D'ailleurs, c'est sans surprise que l'on retrouve précisément l'adjectif *vierge* pour qualifier

les *torrents*. Malgré ce manque de prospection, le Labrador semble plus ouvert que le Groenland enfermé dans son hiver *neigeux*. Ici, une place est faite au *printemps* même s'il est *tardif* et le *vert* remplace le *blanc*. Remarquons au passage l'opposition entre le *vert Labrador* et le *Grœnland* qui ne verdoie qu'en étymologie. Il faut aussi mettre en évidence l'image suggérée par la symétrie du dernier vers de la strophe. Dans celle-ci, l'auteur installe déjà la joie de vivre qui le caractérise et que le paysage vient conforter. Que l'on songe, par exemple, à ces *torrents* qui *étincellent*. En effet, ce verbe, contrastant avec le reste du décor, rappelle surtout les pays de soleil. En outre, il n'est pas sans annoncer le changement de latitude qui suit.

Dès la deuxième strophe, c'est l'Europe qui est survolée *de haut*. La métaphore qui indexait l'avion sur le chemin de fer est relayée par le génie poétique du vocabulaire quotidien avec cette *Caravelle* dont seul le nom se souvient des eaux. Dans le même élan, le cours (*m'a appris*) dispensé par les liaisons aériennes se poursuit.

Le *Danube*, d'abord, dont la couleur fait mentir la valse... Mais les choses enseignées à l'école du ciel n'ont pas uniquement un intérêt (in)formatif, il est aussi affectif puisque le voyageur apprend que *Patmos* (2) lui *faisait signe depuis toujours*. Avec ces deux derniers termes, l'auteur introduit une notion d'éternité que l'on retrouvera plus loin.

Comme les autres régions évoquées, celles-ci dégagent un calme et un charme intemporels, intangibles : *une mer d'argent à peine ridée*, La troisième strophe ne dément en rien la métaphore filée que nous suivons depuis le début, puisque ces *réacteurs Rolls Royce* – dont le *régime* est souligné par une habile allitération – font songer à la voiture de la même marque qui complète la série de moyens de transport déjà évoqués.

Et voici *l'atterrissage à Héliopolis* – la *citée du soleil* dans la banlieue du Caire . Si l'on rappelle la position privilégiée occupée par le voyageur

---

2. L'une des îles Sporades où, selon la tradition, saint Jean écrivit l'Apocalypse. Il ne faut guère s'étonner de la religiosité qui sous-tend le poème, son titre d'origine (dans *Le Journal des Poètes* en 1973) n'était-il pas *Prière du long-courrier* ?

des airs, l'on retrouve aussi la manne d'informations récoltées au sol avec le *message des Pyramides* d'une clarté inaltérable – *parfait, géométrique*. Ce dernier adjectif montre à loisir la rigueur scientifique de ces notes appréhendées du haut du ciel. De fait, les *Pyramides*, outre leur valeur symbolique, sont bien avant tout des formes géométriques, et cette propriété mathématique sera à nouveau exploitée avec l'autre forme triangulaire qu'est le *Delta du Nil*. L'utilisation des célèbres monuments égyptiens s'avère paradoxale puisque de tombeaux ils deviennent bâtiments *élevés pour vaincre la mort*. C'est là une conséquence de leur caractère éternel et, néanmoins, naïvement illusoire... Même plus, ces constructions rivalisent avec la nature et se confondent en partie avec le *miracle* de la vie, *vert* comme les cultures du Delta (au propre et au figuré puisque le *vert* est aussi la couleur de l'islam). Le fleuve prouve sa toute puissance quand on le voit, *enfoncé comme un coin*, forcer l'*immense désert* à reculer. Ne nous y trompons pas, ce dernier a aussi ses qualités, car c'est de lui qu'*a surgi le Verbe du Dieu unique* (déjà annoncé par le triangle). Cette unicité est importante. Comme le triangle déjà évoqué, le *Verbe* n'est-il pas le point de fusion du dieu des musulmans, des juifs et des chrétiens? Tous les trois, en effet, ont leur religion intimement liée à cette région, trait d'union entre le sud, le nord, l'orient et l'occident. Un de ces endroits où l'on comprend mieux qu'entre Allah et Eli, il n'y a jamais que deux voyelles de différence... De plus, ce *Verbe* peut aussi faire référence à la Poésie autre facteur d'unité. Enfin, l'imposition du *Dieu unique* est bien marquée par l'emploi de *surgi* et par l'opposition entre cette présence formidable et le vide du *désert*.

À ce stade de la lecture, il est temps de mettre en évidence la série d'adjectifs de couleurs qui parsème le texte : *vert, bleu, argent (?)*, *vert, ocre, blanche*. Paradoxalement, sauf le *brun* et l'*ocre*, ce sont toutes des couleurs froides qui contrastent avec la joie de vivre déjà remarquée. Toutefois, elles soutiennent l'impression de calme et de sereine grandeur qui traverse le poème. À ce propos, le *fond d'angoisse*, quelque peu atténué par l'emploi de *velouté*, est révélateur puisque venant contrebalancer la *joie de voler*, il introduit un certain malaise dans l'euphorie de la pièce. Mais cette *angoisse* n'a vraisemblablement rien de métaphysique étant donné qu'elle peut être due simplement à un *orage de nuit*.

Les destinations se succèdent : les *Baléares*... Nous l'avons déjà noté, le temps consacré à chaque site est très bref comme en témoignent les *douze minutes* accordées aux Alpes. Le poète nous donne un nouveau petit cours (d'histoire cette fois-ci). En deux mots, il brosse un tableau de la Pologne catholique *hérissée d'églises ressuscitées* : la religiosité se passe de commentaires. L'emploi de deux participes passés peu compatibles augmente la qualité de l'image. La négativité du premier – qui fait songer au régime politique des pays de l'Est à cette époque – s'oppose à la force du second qui renvoie au miracle de la reconstruction polonaise après la guerre 40-45.

Le saut suivant nous emmène à *Tempelhof*, l'aéroport de BerlinOuest. À nouveau, on dresse un plan de la situation géopolitique de l'endroit. Le ton est rude : *effrayant, circulaire* – le cercle évoque la fermeture, l'emprisonnement – *encastré dans un...* on attend *mur* et c'est *océan* qui se présente (3). De fait, ce symbole de liberté contraste avec le reste de l'image et semble le signe clair du désir d'évasion légitimement exprimé par les Berlinoïses. En outre, les *maisons*, par leur entassement, contribuent à créer cette impression de masse compacte et comme liquide.

Plus avant, un coup d'aile supplémentaire nous porte vers le sud et le Tyrol, avec ses *clochers* en forme de bulbes qui, pour un œil rêveur ou plaisant, possèdent déjà un parfum d'Orient comme le *disait en riant ce voisin musulman*. Quelle coïncidence heureuse qui donne au *voisin* cette religion ! De fait, la promiscuité hasardeuse des sièges de l'avion ne rappelle-t-elle pas la proximité des musulmans ? Un minimum de raison montre que des rapports harmonieux avec ceux-ci entraîneraient un louable bénéfice. Une observation semblable peut être proposée à propos du couple *église/mosquée*. Plus loin, l'*arabophilie* de l'auteur se trouvera encore confortée par une prise de position en faveur des Palestiniens : *Gaza l'arabe*. Mais d'autres étapes ont encore été visitées au pas de course, l'île de *Crète* dont la *longueur* est augmentée par un adverbe de cinq syllabes : *in-dé-fi-ni-ment*. Puis *Chypre*, comparée à une *vitrine de joaillier* – parce que l'auteur ne l'a vue qu'*allumée la nuit*. Et encore, la

---

3. De plus, situé au centre d'un quartier peuplé, l'aéroport était très dangereux (note de Frédéric Kiesel).



Grèce avec les *terrasses d'Athènes* et surtout le *Parthénon* qui, du haut de son Antiquité, continue à surprendre par sa précision. L'on renoue ici avec l'éternité des formes déjà soulignée à propos des *Pyramides* – et cela en dépit de l'altitude déformante : *menu comme un ongle d'enfant*. Enfin, voici le Proche-Orient où, l'auteur va surtout s'attarder aux réalités géographiques. Peut-être parce que celles-ci échappent à la folie des hommes...

Dans le même esprit, les lieux visités sont tous magnifiés. Il suffit de lire : *douceur divine* -ô combien déchirée depuis- *du mont Liban entre neige et mer tiède, l'oasis de Damas, prodige millénaire et le sable bourdonnant(4) de Gaza*.

Avec la fin du poème, il était temps de *se poser*. Une fois encore, le nom de l'avion est utilisé avec un clin d'œil étymologique. De fait, quoi de plus *étrange* que ce *Caribou* volant? Ce dernier voyage nous ramène vers le Canada du début. La référence à l'O.N.U. ne doit pas trop surprendre, car enfin, il semble bien que ce soit là une des idées essentielles proposées par le texte : une abstraction des différends politiques et une harmonieuse réunion de tous les peuples sur une Terre pas si grande que cela en définitive. On comprend mieux, dès lors, l'étonnement final : *Tout cela paraissait un songe entre vie et mort*. Cette note vient un peu ternir la joie de vivre à laquelle nous étions habitués. Sans doute cette hésitation de funambule fait-elle référence aux machines volantes, à la *folle vitesse longtemps immobile*, mais aussi à une aspiration plus mystique à laquelle le couple *vie* (vitesse)- *mort* (immobile) nous avait déjà préparés. Toutefois, l'image ne se présente plus en termes d'opposition, mais bien de fusion sublimée dans l'*éternité* exprimée par le dernier vers. Hélas, cet état extrême n'est pas pour nous puisque *l'éternité ne fait que frôler la terre*. Dans ce dernier verbe, outre ce que l'on vient d'en dire, on retrouve l'attitude typique du journaliste qui, toujours pressé, voit les choses de haut et de loin, avec tous les avantages – et les inconvénients – que cela comporte : un regard pressé et furtif que le voyageur propose au poète.

---

4. Cet adjectif a une valeur ambiguë : fourmilière humaine ou rumeurs de bataille ?

Au-delà du plaisir de la découverte de l'étranger, deux grands axes se profilent : la formation didactique et, dans son prolongement, la leçon de morale à l'ombre du divin. Avec cette dernière piste de lecture, le texte prend toute sa valeur. L'humanisme s'y mêle à une religiosité discrète. En définitive la technique sert à l'homme pour découvrir le monde – cadeau céleste. Et ce don qui devrait l'inciter à une mutuelle bienveillance, ne reste cependant qu'un tableau à contempler tandis que la tranquillité qui en émane n'est que *songe*. D'ailleurs cette recherche d'une paix de l'âme est bien celle qui sous-tend tout le recueil : *L'autre regard* est d'abord une plongée de l'autre côté du miroir.

## **Choix de textes**

*Je ne te connais pas, je viens à toi, je vis,  
J'ouvre par mon silence une issue entre nous  
Immense parcourue d'un air bleu et glacé  
Où va sans un espoir mon amour aveuglé  
Captif, heureux, lié, libre comme un oiseau*

*Matin rempli de gel, de cendre, de silence,  
Tu me presses les mains, entoures mon regard  
D'un vide radieux que j'écoute, où s'avance  
Le pur instant chanteur, l'éclat de voix immenses.  
Je ne fais pas le jour à mon image car  
Il sera sans visage et je demeurerai  
La proie d'un abandon bienheureux et cruel.  
Une lueur vivante seule ira parer  
Le paysage absent d'un songe peu charnel,  
Et pourtant que de sang et de peine mortelle,  
Que d'ombre et de douceur dans nos corps où la nuit  
Défaille, nous désarme et se livre à l'oubli.*

**(Ce que le jour m'avait donné, pp. 18-19.)**

2

*Je ne saurai jamais si tu es la plus belle :  
Tu changes de visage et de corps si souvent,  
Je ne réussis pas à t'apprendre par cœur.  
Belle à nouveau détruite, à nouveau inconnue,  
Je t'oublie à mesure que je te connais.  
Une pluie te recouvre et l'été va renaître,  
O l'ardente fraîcheur, ô matin périssable,  
Jamais tant de jardins ne nous ont entouré,*

*Jamais la profondeur d'une calme journée  
Ne nous fut à ce point émouvante et sensible.  
Pour parler, nous n'avons que ce peu de bonheur,  
Ce peu de pauvreté radieuse et de peine.*

**(Ce que le jour m'avait donné, pp. 30-31)**

*Puisque sont verts les arbres d'Issoudun  
D'un vert plus tendre que le ciel d'ardoise  
À peine bleu dans un soir de passage  
Où toute joie perd son nom et le nôtre*

*Puisque voici l'instant où nos visages,  
Parmi les toits de printemps d'Issoudun  
Ont oublié leur poids de chair et cendre,*

*Puisque le dieu des luzernes touchées  
Et des glacis de l'enfance cachée  
Ferme sur nous le piège d'un parfum  
– Verger d'un jour aux abords d'Issoudun –*

*Puisque le cœur du temps oublie de battre,  
Prends-moi les mains et gardons-nous de craindre  
Que nulle mort ou nulle nuit ne prenne  
Ce qu'Issoudun nous donne et que je tais.*

**(Élégies du temps et de l'été, p. 37.)**

*Après six jours, l'armistice ordonné l'O.N.U. est accepté de part et d'autre, Israël est au sommet de sa gloire militaire. Une tactique, une technique et un courage brillants avaient vaincu l'absence de plan d'ensemble, l'imprudence et l'insuffisance technique des voisins arabes. S'ils ont employé le napalm, ce qui n'est pas une belle arme, les Israéliens n'ont presque pas bombardé la vieille ville de Jérusalem. C'était méritoire*

*car ses dédales de ruelles ne rendent pas la progression aisée. Le seul sanctuaire important à avoir gravement souffert est la belle église melkite Sainte-Anne. Un nouvel après-guerre commençait, sans démonstration de joie en Israël, avec de nouveaux exodes massifs de Palestiniens et, au Caire, la démission de Nasser, retirée à la suite d'une immense manifestation populaire lui demandant de rester.*

*Mais, une fois de plus, les armes n'avaient rien résolu. Au contraire.*

*Au lendemain de la guerre des Six Jours, en juin 1967, on en était à une « heure de la vérité ». Les voisins arabes d'Israël voyaient que leur rêve de victoire militaire sur Israël était pulvérisé par une supériorité stratégique et technique écrasante. La victoire était celle d'un pays moderne, supérieurement outillé et entraîné, disposant d'hommes d'une haute formation technique, sur des pays du tiers monde, subissant un lourd retard justement dans la formation technique. Dans ce cas, à l'époque actuelle, les chiffres des effectifs, le nombre des chars et des avions alignés de part et d'autre n'est plus l'essentiel. À cela il fallait ajouter le manque de plan et d'unité de commandement chez les Arabes et leur étrange mélange de désorganisation et de courage individuel.*

*La population israélienne s'était réellement cru menacée, mais ses dirigeants savaient que le danger était avant tout verbal.*

*Les Arabes voyant leurs armes inutiles et les Israéliens constatant qu'ils n'étaient pas en danger, une fois la stupeur passée de part et d'autre, le moment était venu pour un accord réaliste, rendant enfin justice aux populations palestiniennes et restituant aux pays arabes les territoires occupés moyennant une paix durable, une reconnaissance juridique, des frontières ouvertes au besoin protégées par des zones démilitarisées, et un libre accès aux voies d'eau maritimes, Tiran et Suez. Du moment que la sécurité d'Israël était assurée, on pouvait sans danger pour ce pays, désamorcer le drame qui constituait le fond du problème en reclassant les réfugiés palestiniens grâce à une vaste aide internationale où Israël et le judaïsme international seraient intervenus.*

*Cette occasion, peut-être unique, a été gâchée. Si Israël avait fait un geste conciliant, il n'est pas sûr qu'il aurait été accueilli, mais l'expérience valait d'être tentée. Elle ne l'a pas été. En juin, le général Dayan, ministre de la Défense, lança l'idée d'une Cisjordanie palesti-*

*nienne autonome, mais elle n'aurait été qu'un petit protectorat sous la coupe d'Israël. Il y eut aussi des projets de reclassement des réfugiés des territoires occupés à l'intérieur de ceux-ci, en Cisjordanie et dans le Sinai notamment. Mais ils n'eurent pas de suite.*

***(L'impasse israélo-arabe, pp. 48-49)***

*Si quelqu'un désire tirer  
sur le président,  
ce ne sera pas un travail bien difficile*

*Lee Harvey Oswald a-t-il réellement tué le président Kennedy? Était-il, sciemment ou non, «encadré» par un complot? Son meurtre par Jack Ruby était-il la liquidation d'un homme dont les paroles pouvaient être gênantes? L'enquête officielle est-elle à l'abri de tout reproche? On est, actuellement, en droit de se le demander.*

*Le meurtre de Dallas perpétré en plein midi, sous le vif soleil du Texas dans une grande ville pleine de spectateurs, au cœur d'un cortège officiel n'est pas seulement une tragédie politique et privée. Dès le début, il fut considéré comme un mystère policier.*

*Il a donné lieu à des spéculations dont beaucoup étaient peu fondées ou fantaisistes, et visaient avant tout à fournir matière à des titres sensationnels et à des articles fracassants.*

*Or voici que, près de deux ans après la publication du rapport officiel sur les faits, qui concluait à deux meurtres commis par des isolés sans complot, des critiques extrêmement graves, émanant de spécialistes d'un sérieux à l'abri de tout soupçon de «journalisme commercial», viennent contester les théories «rassurantes» adoptées par le gouvernement américain.*

*Ces dernières sont d'ailleurs traditionnelles en pareil cas et analogues à celle adoptée par le gouvernement du Cap pour l'assassinat de M. Verwærd : le coupable devant toujours être un déséquilibré sans attaches politiques précises.*

*Ce qui paraissait n'être qu'une énigme pour amateurs de fantasmagories policières devient un problème grave, et d'autant plus fascinant qu'il est examiné avec attention.*

*L'examen du rapport officiel, dit «Rapport Warren», et celui des critiques rédigées par des auteurs de langue anglaise ayant consulté le texte de l'abondant dossier qui en est la base, permettent de poser plusieurs questions, et de considérer comme insuffisantes, et parfois comme surprenantes certaines conclusions officielles.*

**(Dallas : un crime sans assassin, pp. 9-10.)**

*Est-ce l'ultime prouesse du personnage? Sans asile fixe depuis que les Syriens l'ont chassé de Tripoli, sans capitale pour l'O.L.P., sans secteur d'opération pour ses milices féroce­ment divisées, Yasser Arafat est, une fois de plus, sorti d'une situation politique désespérée. Il a réuni valablement à Amman le Conseil national palestinien (Parlement de l'O.L.P), malgré l'opposition de la Syrie, il s'y est fait plébisciter grâce à l'astuce théâtrale d'une démission lancée avec fracas, puis retirée devant les supplications des délégués, il a renouvelé largement le comité exécutif (gouvernement).*

*Spécialiste de la manœuvre interne - qui a toujours absorbé l'essentiel de son agile talent - Arafat a gagné sur un terrain où il est orfèvre. En l'absence menaçante des « durs » et notamment des organisations sous influence syrienne. Il lui reste, une fois de plus, à accomplir l'essentiel : résoudre avec réalisme le conflit palestinien, descendre des nuées de l'abstraction. Il doit sortir des subtilités juridiques et des pièges du double langage et des restrictions mentales : modération à l'extérieur, indulgence à l'intérieur pour ses terroristes. Ce jeu lui a valu des succès diplomatiques brillants, mais sans intérêt pratique. Le nœud du problème reste, pour Israël, de concilier sa sécurité et une nation palestinienne en Cisjordanie. L'O.L.P. est devant un choix non moins crucial : renoncer clairement à l'article de la Charte palestinienne prônant la destruction de l'État d'Israël, reconnaître son existence en échange d'une reconnaissance symétrique pour les Palestiniens, négocier des conditions de sécurité protégeant l'État hébreu.*

*On est encore très loin de ces conditions. On l'est moins qu'il y a quelques semaines, quelques mois. Mais, face à un gouvernement Peres plus conciliant que les précédents, il existe une très mince espérance.*

*En attendant qu'un coup d'éclat des extrémistes palestiniens ou un sabotage syrien vienne, une fois de plus, réduire tout à néant, voici les signes positifs enregistrés au Conseil national palestinien.*

*1) Des Cisjordaniens (expulsés par les Israéliens) entrés au comité exécutif : les maires de Hébron et de Haloul et le prêtre chrétien Ilya Khouri sont loin d'être des collaborateurs des Israéliens. Mais venant de la région, ils connaissent les dangers de l'annexion rampante. Donc la nécessité de négocier, pour éviter que la doctrine du « tout ou rien » mène à « rien ».*

*2) Le comité étudiera la proposition Hussein de stratégie commune pour une négociation. C'est le préliminaire d'un préliminaire.*

*3) Le comité pourra renforcer les liens « avec le peuple égyptien ». Le gouvernement n'est pas mentionné, mais une porte reste ouverte, et pas désavoué pour sa rencontre avec le président Barak au lendemain de son départ forcé de Tripoli-Liban.*

*Du côté palestinien, des portes sont donc entrouvertes. Dans l'équivoque permettant l'unanimité des délégués présents. Jusqu'à présent, cette équivoque, destinée à empêcher la désintégration de l'O.L.P., a stérilisé les efforts en vue de la paix. Arafat n'est pas devenu un Sadate.*

*Pour espérer la paix dans la région, il faut être Sisyphe.*

***(Pourquoi pas?, 5/12/84, p.50)***

*Dans toute l'Ardenne, depuis l'Eifel jusqu'à Sedan, on raconte de malicieuses histoires à propos des voyages que Jésus et saint Pierre auraient faits dans la région, déguisés en humbles pèlerins. Celle-ci était racontée, au temps des veillées, dans le pays de Charleville.*

*Cette fois, Jésus n'était pas descendu sur terre, mais, du haut du ciel, par un jour clair de printemps, il avait remarqué qu'un diable avait pris la forme d'une femme, pour commettre ses méfaits. Il fallait le regard du Fils de Dieu pour reconnaître Belzébuth sous ce déguisement, tant il avait frais minois et sourire avenant.*



*Sous cette apparence, ce diable, ayant accosté une Ardennaise, lui raconta mille fariboles. D'abord amusée, la villageoise fut bientôt agacée, et demanda à l'inconnue de passer son chemin et de la laisser tranquille. Celle-ci n'en fit rien et l'affaire se termina en dispute, avec des coups et des cris.*

*— Descends vite sur terre, et va calmer ces deux commères, dit Jésus au chef des apôtres.*

*Pierre obéit et partit pour l'Ardenne en grande hâte. Il était tellement pressé qu'il prit avec lui l'épée que saint Paul(5) lui avait confiée pour un moment. Il arrive près des deux femmes qui se crépaient le chignon avec vigueur. Il leur prêche le calme, mais finit par perdre le sien, voyant que ses admonestations ne sont pas entendues. Pire, les deux commères en rage se retournent contre lui, le rudoient, lui tirent la barbe, le griffent.*

*Alors, le saint apôtre perd la tête et tranche, d'un coup d'épée, celle des deux enragées.*

*Cette besogne faite, ayant rétabli l'ordre avec énergie, saint Pierre remonte au paradis.*

*— Qu'as-tu fait, malheureux ! lui dit Jésus. Je t'avais dit de les calmer et non de les tuer. Tu oublies que Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Retourne vite en Ardenne. Je te donne le pouvoir de leur rendre vie en collant leurs têtes.*

*L'apôtre obéit, encore plus pressé que la première fois, car il venait de comprendre l'énormité de son erreur. Mais voilà, il ne faut rien faire trop vite, ni tuer les gens, ni les recoller. Pierre posa la tête de la diablesse sur le cou de la femme, et vice-versa.*

*Il paraît que c'est depuis lors qu'on ne s'y retrouve plus très bien.*

*Lorsqu'une femme se montre vraiment trop maligne, on dit : « diable de femme ». Mais allez vous y retrouver ! Un homme dit la même chose quand il a été trop bête en face de la plus honnête des filles d'Eve.*

*(Trésors et légendes d'Ardenne, pp. 38-39.)*

---

5. Saint Paul est traditionnellement représenté porteur d'une épée, qui aurait été l'instrument de son martyre.

### ***Le cheval Triquet à Meix-devant- Virton.***

*Au-delà de Gérouville, près de Meix-devant-Virton, les villageois avaient affaire à bien autre chose qu'un porteur de borne.*

*Dévalant vers la rivière, du côté du lieu-dit « Grand Pont », il y avait, entre deux haies toutes « cagneuses », bossues, tordues, un mauvais chemin boueux : plus un marais qu'une « voyette » (un sentier). C'était la « ruelle perdue », de sinistre réputation .*

*Tous les soirs, vers onze heures, y passait un étrange équipage qui changeait d'une fois à l'autre : un cheval sans tête portant un cavalier qui en avait une, ou la monture complète, avec, en selle, un reître décapité. Allez savoir pourquoi, cette apparition était appelée « le cheval Triquet ». Elle causait des frayeurs terribles aux pauvres « marauds » égarés qu'elle rencontrait.*

*Un soir le grand Lepage de Meix, un homme brave, les pieds sur terre, non suspect d'avoir des visions, très peu porté sur la goutte, revenait, par la « ruelle perdue », d'une de ses pâtures où il avait été « toner » l'eau du ruisseau (la faire couler sur l'herbe, après l'avoir détournée par un barrage).*

*Il marchait à grands pas, sa bêche sur l'épaule, lorsqu'il se trouva nez à nez avec le cheval Triquet. Cette nuit-là, la vieille rosse était sans tête, et le cavalier, un hercule, avait bien la sienne, énorme, moustachue, avec des yeux étincelants, de vraies braises.*

*Pour montrer qu'il n'avait pas peur, rassemblant tout son courage, le grand Lepage lui crie d'une voix qui ne tremble pas trop :*

*— Bonsoir !*

*On ne risque rien à être poli, se disait-il.*

*Il risquait une réponse, ce qui vaut mieux qu'un mauvais coup :*

*— Les jours pour toi, la nuit pour moi, proféra la voix caverneuse du cavalier.*

*Tout vaillant qu'il était, le grand Lepage s'enfuit à toutes pattes, laissant tomber sa bêche. De terreur, il eut les entrailles à feu et à sang pendant trois jours, et une jaunisse dont il mit deux mois à se remettre. Plus jamais il ne se hasarda après le coucher du soleil, du côté de la « ruelle perdue ».*

***(Légendes et contes de Gaume et Semois, pp. 40-41.)***

*Trois fois condamné à mort*

*À côté de l'humour des hommes, il y a celui de Dieu le Père. Parfois on a l'impression que le Père Éternel regarde en souriant les calculs et les prophéties de ses créatures. On dirait qu'Il se donne le plaisir de leur rappeler, quand ils se croient trop savants, qu'Il est Celui qui sait.*

*L'histoire de l'abbé Ley pourrait le faire croire.*

*Séminariste souffreteux, étudiant de bonne volonté mais aux résultats médiocres, il était considéré par ses professeurs comme incapable de devenir un prêtre acceptable. Il réussissait ses examens de justesse, perdant des semaines en bronchites. Comme sa piété valait mieux que l'étendue de sa science théologique, on le laissait passer en hochant la tête, en se disant que, l'année suivante, il comprendrait que la carrière de prêtre n'était pas faite pour lui. Mais voilà : même cela, il ne le comprenait pas.*

*Lors de l'examen final, le jury était perplexe. Le récipiendaire était plus pâle et toussotant que jamais, et ses notes aussi faibles que lui. Le résultat de la délibération fut charitable : « Laissons-le passer et dire sa première messe. Il est « poitrinaire » et n'en a plus que pour quelques mois à vivre. Ce sera sa dernière joie. Il n'aura pas le temps de mal gérer une paroisse. Et puis, pendant quelques mois, s'il dure assez pour cela, il vaut mieux labourer le champ du Seigneur avec une bourrique que de ne pas le labourer du tout. »*

*Ainsi, vers 1910, le séminariste discuté devint, modestement, vicaire dans le sud du Luxembourg. Il passa un hiver sans que le Ciel ne le rappelle à lui, un deuxième, puis un troisième. Les médecins qui l'avaient condamné à mort s'étaient trompés. Toujours aussi frêle, ce petit prêtre était actif et plein d'un bon sens malicieux dont ses doctes maîtres n'avaient pas apprécié la valeur.*

*Survient la guerre de 1914. L'abbé Ley aide des soldats français rescapés de la bataille d'Ethé à se cacher et rejoindre leur pays. Puis il fait partie d'un réseau d'espionnage – son aspect inoffensif lui était bien utile pour cela –. Les Allemands l'arrêtent pourtant. Ils le condamnent à mort. Décidément les hommes ne voulaient pas le voir vivre. Mais, au dernier moment, un magistrat prussien prend en pitié ce maigre curiaillon à*

*la soutane élimée. Sa peine est commuée en réclusion à vie. Il est envoyé en forteresse quelque part dans les neiges de la Poméranie. À la fin de la guerre, il avait survécu. Il revient, à peine plus malingre qu'il n'était parti. Pour maigrir, il aurait dû perdre un os.*

*Le voilà curé de Battincourt, à la limite du pays de Messancy et de la Gaume. L'entre-deux-guerres se passe. Il assiste à l'enterrement de plusieurs de ses compagnons d'études, grands et forts, auxquels on prédisait une longue carrière. À la deuxième guerre mondiale, il était un petit quinquagénaire vif, sec, mais gentil. Subir l'occupation étrangère sans résister et espionner, c'était au-dessus de ses forces. Il remet ça. Les Allemands avaient-ils de bons dossiers datant de 1914-1918? Ce sont des gens méthodiques. Toujours est-il que le brave abbé Ley est à nouveau arrêté, et – c'est une obsession de son destin – condamné à mort. Cette fois encore, au dernier moment, un officier hésite. Le curé de Battincourt échappe au peloton d'exécution. Le camp de concentration ne valait guère mieux. Il en revient vivant, reprend son ministère après quelques mois, est nommé chanoine.*

*Depuis longtemps on ne savait pas quel âge donner au curé de Battincourt. Il défait, par son allure, la vieillesse comme la mort. Je l'ai vu, toujours en mouvement, caustique, charmant. Doué de la sérénité de ceux « qui en ont vu d'autres » et que peu de choses inquiètent.*

*Le Tout-Puissant ne lui a fait quitter cette terre, et la vallée de la Batte, que bien tard, à l'heure qu'il avait choisie. Depuis bien des années, le triple condamné à mort était le prêtre le plus ancien du diocèse...*

***(Histoires de mes villages, pp. 119-121.)***

*La guerre des deux roses*

*Je ne vous raconte pas d'histoires.  
C'est dans les livres d'Histoire :  
Deux roses, en Angleterre,  
Se faisaient la guerre,  
L'une blanche, l'autre rouge de colère.  
Toutes épines dehors,*

*L'une pique, l'autre mord,  
Chacune veut la mort  
De l'autre, qui a le tort  
De prétendre, sur l'île,  
Etre la plus belle fille.  
Le sol se couvre de pétales  
Cramoisiés ou pâles.  
Il y a foule  
Lorsque coule,  
Couleur de sang, la sève  
De ces deux fleurs de rêve.  
Comment ont-elles fait  
La paix?  
En créant, tuées,  
À la fin, distillées,  
  
Un parfum.*

**(Fables-comptines)**

*L'œuvre future s'annonce tôt parmi les « policiers » de Thomas Owen. En 1942, non plus dans une brochure du Jury, mais en livre édité aux Auteurs Associés, paraît **L'initiation à la peur**. Ce titre pourrait servir d'enseignement à la majeure partie de l'œuvre. Au premier chapitre de ce roman, dont l'idée fut suggérée à l'auteur par Stanislas-André Steeman, Nazim Sobol, géant décharné qui semble planer, mystifie par des pancartes insultantes un officier retraité, le colonel Bruck. Sobol lapide ses tulipes et « sa main plate et blanche abritant sa bouche hideuse », il lui dit : « Si vous voulez voir le vampire... passez donc au 12 de la rue des Corbeaux... ».*

*Dellisse note que le vocabulaire est déjà celui des contes des **Chemins étranges** : « hagard », « frissonner », « livide », « bouche éventrée », « glaçant », « malfaisant », « démoniaque ». C'est un véritable piège pour le lecteur, écrit-il, l'amorce d'une machine à susciter la peur. Poussé*

*jusqu'à la dérision, cela tourne au canular quand Nazim Sobol épelle son nom : « N comme Nécrophage. À comme Alibi. Z comme Zombie, I comme Ichor, M comme Mandragore. S comme Sanguinolent. O comme Ossement. B comme Bacille. O comme Obsèques... »*

*Visuel, le climat insolite se retrouvera dans les locaux-pièces de l'agence Spectra, celle du vampira, 12 rue des Corbeaux, pour qui l'escogriffe Nazim Sobol fait de la publicité choc. Après une dispute avec sa petite amie, aguichante chanteuse au Bouc sur le mur (clin d'œil au célèbre Bœuf sur le toit), le colonel Bruck va par curiosité visiter les locaux hallucinants de ladite agence Spectra. En fin de parcours, il y découvre sur un palier le cadavre poignardé d'un escroc se faisant passer pour un riche baron. D'abord hésitant entre dérision, tragédie et fantasmes, le roman se resserre alors en une enquête dont les fausses pistes sont scrutées avec humour et pittoresque.*

**(Thomas Owen les pièges d'un grand malicieux)**

*Un poète du récit, un classique solitaire de l'étrange.*

*Examinant une œuvre apparemment située dans l'imaginaire, on ne peut s'empêcher d'y chercher des reflets de la personne. Dans les contes de Thomas Owen plusieurs miroirs s'avèrent périlleux. L'œuvre est une, renvoyant un portrait énigmatique, éclaté, réfracté, biseauté, d'un homme qui fait de son écriture, sans ténèbres et incantations, un usage à la fois magique et critique. Il ne s'agit pas seulement des activités sous des noms séparés, du narrateur Thomas Owen et du critique d'art Stéphane Rey. Au cœur de ses fantasmes, le premier n'abdique jamais le jugement aigu du second. Même rapportant des hallucinations, ce voyant reste clairvoyant. Il sonde les mystères, les suscite, y plonge son lecteur, mais, même s'il projette ainsi ses propres angoisses, sa tête reste froide. C'est une clé de l'humour sous-jacent d'un Grand Malicieux.*

*Les articles du critique révèlent une analogue dualité. Certes, un peintre, un graphiste, un sculpteur y sont jugés, jaugés à l'aune d'un connaisseur cultivé, point dupe, attentif à la qualité du métier. Mais, volontiers, comme dans les contes, s'amorce l'investigation des ombres.*

*Sous le visible, la couleur, la mise en page, l'invisible est scruté : les secrets, les épanouissements, les infirmités, les songes purs ou troubles, la vigueur, les faiblesses ou les folies de l'amour, voire une connivence avec l'insolite, domaine du conteur. Même lorsque cette parenté n'apparaît pas, le chroniqueur Stéphane Rey flaire la pulsation de l'humain sous le coup de pinceau ou le trait de crayon. C'est sans doute ce qui l'éloigne du non-figuratif.*

*Comme les grands textes du critique Stéphane Rey, les contes de Thomas Owen doivent être lus sur plusieurs plans. Attrait immédiat, le plaisir de raconter est le moteur de l'écrivain. Mais peu d'auteurs aussi constamment divertissants dévoilent autant de secrets obscurs de l'humain. D'un abord familier, populaire, les affabulations laissent pressentir le vertige du mystère. À l'opposé d'une imagination gratuite qui serait la folle du logis le narrateur fouille le réel, son fantastique s'en nourrit comme une sangsue ou les vampiresses de ses débuts. Dans les récits non fantastiques, donc censément « normaux », la folie est souvent débusquée par le psychologue.*

*D'une lecture aisée, cet auteur atypique est profond malgré lui. Métaphysicien? Non. Mais les étranges aventures de ses héros éveillent un dépaysement métaphysique. La vie quotidienne est présente dans le relief de détails minutieux. Sous la précision du regard, elle s'effrange, laissant briller une trouble ou, rarement, radieuse lueur venue d'un Ailleurs.*

*Ainsi ce prosateur absolu est un poète de l'invention narrative, car la poésie est la vibration, le halo transfigurant le mot ordinaire et la chose qu'il nomme.*

*Chez nombre d'écrivains, le malentendu existentiel est vécu dans un perceptible malaise. Or ici l'auteur s'amuse. Le ton de voix un peu railleur du conteur d'histoires voilant plus qu'à demi la basse continue de l'inquiétude, il amuse aussi son lecteur, pour lui infliger à l'improviste une morsure espérée : la panique.*

*Du petit garçon berné par **Les grandes personnes** à celui que « possède » le chat tué du **Jeu secret**, de l'abbé Erpenius foudroyant les crapauds jusqu'aux amants des femmes fantômes, des voyageurs hallucinés à la jeune artiste peignant le portrait d'une morte, on ne*

compte pas, chez l'auteur des **Chemins étranges**, les personnages solitaires. L'isolement, le terrain vague, la rue vide, la maison abandonnée sont propices aux noirs enchantements. Sociable, fêté, collectionnant les succès, l'homme Owen justifierait-il la sentence de Gœthe : « On naît seul, on vit seul, on meurt seul » ?

Il est d'ailleurs douteux que ce conteur aura une postérité. Il est sans doute le dernier d'une certaine race de « fantastiqueurs » belges, faisant passer dans la langue française des hantises du terroir forestier ardennais, de l'hybride étrangeté bruxelloise et du passé pictural, hispano-catholique des villes flamandes.

Dans ses récits, il a porté à une sorte de perfection classique, hors du temps le conte fantastique ou simplement insolite. Selon une formule bien à lui, instinctive, il équilibre une habileté « mécanique » consommée et une sensation aigüe, obsédante du vécu. Elle est visuelle surtout, mais aussi olfactive, sensuelle, tactile (le frôlement de la main descendant la rampe, dans **Cérémonial nocturne**). Le réel premier et la réalité seconde se rencontrent, se défient, se nouent, s'étreignent de façon concrète, souvent charnelle.

Incongru, montré comme plausible, ce jeu de la rencontre des mondes, Thomas Owen en épuise, en près de deux cents récits, les ressources. Bien armée pour durer, son œuvre ne fait pas école. On peut pasticher certains mécanismes du narrateur, son envoûtement ne s'imité pas. Il en emportera le secret, son grimoire se consumant avec lui, comme sur les bûchers, jadis, de la chasse aux sorciers.

**(Thomas Owen les pièges d'un grand malicieux)**



## *Synthèse*

Au commencement était saint Rilke. Sur cette dévotion originelle, s'articule l'essentiel de l'œuvre poétique de Frédéric Kiesel. Celle-ci va d'ailleurs vite sortir de son cadre et pousser des branches dans toutes les directions.

Premier, le poète, ensuite le critique, puis le journaliste et, enfin, le conteur. Que l'on ne se laisse pas abuser par cette apparence protéiforme sous le masque de Janus, c'est le même homme qui se cache. Se cache? Pas tellement en définitive, puisque le poète n'hésite guère à se révéler : *dans le poète, gît l'homme aime-t-il à répéter.*

Du reste, l'allusion à Rainer Maria Rilke ne vaut pas seulement pour la poésie, elle embrasse aussi toute une conception germanique de la pensée ! De fait, Frédéric Kiesel, n'est-il pas un homme de frontière? De cette frontière qui sépare (ou rapproche?) la latinité de la germanité. Ainsi tiraillé entre deux pôles, on risque de ne plus être nulle part. Dès lors, qu'on le veuille ou non, on est amené à choisir, ce qui ne veut pas dire que l'on exclue tous les compromis : d'une part la langue, de l'autre l'esprit. Dans son enfance, Frédéric Kiesel n'a peut-être guère pratiqué le *plattdüitsch* (patois luxembourgeois) de ses aïeux, mais il baignait dans une atmosphère teintée par la langue de Goethe, cette immersion juvénile a laissé des traces. D'autre part, il se reconnaît attaché à la langue française, mais il en déteste l'esprit rationaliste et cartésien. Cette inclination au rêve suggère déjà le glissement vers la «mythologie populaire» dont il sera question plus loin. En tout cela, il est bien un pur produit de sa région.

*On la (Arlon) dit froide alors qu'elle n'est que réservée. Les amateurs d'étiquettes ont vite fait de la taxer de germanité. Germanique, elle l'est certes, mais elle a aussi conscience d'être un carrefour de cultures. La*

*latinité y rencontre le rêve allemand. Fécond mélange que celui où interviennent certaine brume habitée de songes et certaine clarté lumineuse (6).*

Le terrain d'inspiration délimité, encore fallait-il un moule pour le contenir. À la lecture de Maurice Scève et de Louise Labé, il se coulera dans un premier temps, dans le vers de dix syllabes.

*Je te reforme et je ne fais que vivre.  
J'ouvre ce jour à tout ce qui me livre,  
Au ciel hanté de hautes nuées claires*

(*L'autre regard*, p. 14.)

Pour Frédéric Kiesel, la Poésie est inconcevable sans la Nature. Du reste, c'est en son sein qu'il aime à composer : *le poème naît en marchant*(7) au gré de l'inspiration. Et tout cela s'échafaude petit à petit sans plan préalable. *Les vrais poèmes -lyriques- quand je commence, je ne sais pas où je vais (8).*

Il se donne aussi d'autres constantes : la brièveté, le temps et, dans une partie de son œuvre, la lisibilité par les enfants. Quant à ce dernier aspect, il faut rappeler que Frédéric Kiesel n'hésite pas à parler de lui-même comme d'un éternel adolescent qui, dans son état de grâce permanent, *refuse le verdict du temps (9)*. Cela apparaît clairement dans le recueil intitulé *Nous sommes venus prendre des nouvelles des cerises* qu'il a lu et présenté – avec beaucoup de ravissement, précise-t-il – aux enfants des écoles primaires.

---

6. MERGEAI (J.), *Frédéric Kiesel* in TREKKER (A.-M.) - VANDER STRAETEN (J.-P.), *Cent auteurs. Anthologie de la littérature française de Belgique*, p. 233.

7. *Nous sommes venus prendre des nouvelles des cerises*, p. 26.

8. Entretiens avec l'auteur.

9. Entretiens avec l'auteur.

Son dernier recueil, *Fables-Comptines* est d'ailleurs entièrement destiné à ces derniers. Ce petit livre propose un choix de textes manuscrits très simplement photocopiés et laisse une place manifeste à l'humour. Une facette un peu inattendue de Frédéric Kiesel.

Au demeurant, il ne faut pas s'étonner si la poésie est un peu son jardin de prédilection et si elle fonctionne de façon assez marginale par rapport au reste de son œuvre. Il n'est guère que dans *L'autre regard* (au titre éloquent) qu'il consent à se souvenir de son métier de journaliste. On retrouve là ses lieux et ses problèmes «préférés»... le Moyen-Orient et la Pologne (voir le texte qui fait l'objet de l'analyse).

Trajets bouclés, éternels retours, toutes ces choses dont on ne peut se défaire et auxquelles on revient toujours. Mise à part cette «excursion», les autres thèmes annoncés se retrouvent dans ce recueil de manière flagrante. Ainsi la Nature bercée par les saisons :

*Or s'envolent déjà les cotons d'épilobes,  
Semeurs pour l'autre été d'une pourpre superbe.  
Tout se défait pour renaître, éphémère (10).*

Les titres mêmes de certains recueils s'inscrivent dans un registre identique : *Élegies du temps et de l'été*, *Herbe sur le chemin*.

Pour ce qui est du thème de la Nature, il suffit d'ailleurs de se baisser pour le trouver à toutes les pages :

*Puisque sont verts les arbres d'Issoudun  
D'un vert plus tendre que le ciel d'ardoise (11).*

Ce thème infini – et pour cause – vient sans arrêt rencontrer son complice : le temps. Témoin, ce petit morceau d'horlogerie poétique qu'est *Le cadran solaire* :

---

10. *L'autre regard*, p. 9.

11. *Élegies du temps et de l'été*, p. 37.

*Perce le temps et triomphe de mort*(12)

De fait, cette fuite du temps – fuite de la mort en somme – se confond admirablement avec la recherche de l'éternel adolescent dont nous parlions plus haut. Cette quête jamais achevée n'est-elle pas le drame de tout poète qui marche vers un idéal inaccessible – quand il n'est pas indicible ?

*Je ne sais pas si je te reconnais  
Tambour profond de l'âme inassouvie  
Tu bats très loin au-delà de ma vie  
Dans un pays où, sans le savoir, je vais* (13).

De cette progression ressort la recherche ininterrompue d'un lieu abstrait et comme dispersé, hors le temps et l'espace, à mi-chemin entre le rêve et l'âme. Le poète sent confusément qu'il y peut atteindre de manière tangible. Il est en route vers cet endroit imaginaire tout en se souvenant, paradoxe oblige, qu'il y a déjà mené ses pas et il le nomme :

*J'ai habité ce lieu sans murs,  
Pareil à la chambre éclatée  
  
mon enfance qui m'est plus sûre  
Que le sol où je suis amarré* (14)

Écoutons-le encore à ce propos :

*Il n'y a pas pour moi de grâce poétique sans cette part d'émotion muette et indicible qui vient de l'âme... Le travail du poète n'est que le travail à tâtons d'une voix plus intérieure à lui que la sienne propre et*

---

12. *Le cadran solaire*, p. 24.

13. *Pâques sauvages*, p. 29.

14. *Pâques sauvages*, p. 20.

*dont, aux moments propices, il constate qu'elle chante à sa place et dit, en transparence, sa vérité la plus proche.*

*Je continue d'ailleurs à penser qu'une certaine brume, un certain recul, une transformation des choses est inséparable de la poésie. Une émotion ou un souvenir trop directs risquent de faire fuir l'enchantement, d'éteindre le rayonnement sans lequel il n'existe pas de poésie (15).*

Mais, si la poésie gît quelque part au fond de l'homme, celui-ci, par contre, se meut aussi dans d'autres airs. Il n'est en cela aucune contradiction, mais une simple complétude. Nous avons déjà tenté d'expliquer l'intérêt que Frédéric Kiesel avait pour les contes et les légendes : l'ouverture au monde – celui des hommes et celui de l'esprit – s'oppose-t-il à un profond enracinement? Au contraire, à l'image de ces arbres séculaires qui, de leurs racines noueuses à leur cime éblouissante, cultivent toute une généalogie sédimentaire de souvenirs divers, il comprend peut-être l'un par l'autre. Il s'appuie sur ces trésors populaires pour porter ses regards au plus loin et au plus profond, pour s'apercevoir que, finalement, entre les peuples et les religions de toute nature, il n'est de différences que superficielles et que les **hommes** sont bien les mêmes partout. Et il n'est même pas sûr qu'il faille le regretter.

À ce titre, les légendes – dont certaines ont des échos jusqu'en Inde ou en Amérique du Nord – constituent un bon exemple de fusion du cosmopolitisme et d'une sorte de culte du passé.

Puisqu'ici, on en était rendu au territoire du seul Luxembourg -lato sensu- il convenait d'en explorer tous les recoins. Pour ce faire, dans un premier temps, Frédéric Kiesel s'est fondé sur la tradition livresque

---

15. Interview de Frédéric Kiesel rapportée par : BOUILLON (G.), *Frédéric Kiesel, La Dryade*, n° 11, automne 1957, p. 45.

existante (16). C'est le cas, par exemple, dans ses *Légendes du Pays d'Arlon*. Pour d'autres recueils, les matériaux ont été recueillis à même le terrain. Cette enquête a elle-même engendré des anecdotes piquantes qu'il nous livre çà et là :

*Deux ans plus tard... je rencontre son petit-fils qui me dit :*

*— J'ai lu votre livre chez ma grand-mère. Je me demande pourquoi elle a coupé la dédicace.*

*Causant volontiers, cette personne me documentait sans complexe sur ses souvenirs de sorcellerie. Mais elle craignait qu'il subsiste une trace écrite identifiant son témoignage (17).*

Par le biais de telles histoires, il est curieux de constater comme l'on glisse facilement de l'onirique au vécu. D'ailleurs, Frédéric Kiesel s'est longuement attardé à ces «mythes» proprement historique que la saga populaire a nimbés d'une aura de légende : et c'est Jean d'Mady, et c'est Champenois.

Dans la même veine, lorsqu'il se prend à musarder par les sentes mystérieuses de son pays, il se complaît aussi à évoquer les souvenirs de sa propre famille ou à saluer la mémoire de tel ou tel personnage n'ayant rien de fictif. L'on songera ici aux *Histoires de mes villages* où il s'attarde sur les souvenirs qu'il a pu recueillir à propos de son grand-père ou du curé miraculé de Battincourt.

Quantitativement importante, cette partie de son œuvre ne doit cependant pas servir à le cataloguer (18). De fait, derrière la grande enquête «folklorique», on retrouve le journaliste. À ce propos, ses sujets

---

16. Et surtout : WARKER (N.), *Wintergrün*. Arlon/Esch-sur-Alzette, Willems-Ponsin, 1891.

17. *Légendes et contes de Gaume et Semois*, pp. 18-19.

18. Il m'a confié qu'il aimerait écrire des nouvelles plus personnelles. À force de s'occuper des phantasmes des autres, il se sent en droit de faire partager les siens.

de prédilection ne sont-ils pas, eux-aussi des enquêtes? Que l'on songe à l'assassinat de J. F. Kennedy. Dans ce genre d'affaire, tout comme pour le problème palestinien, Frédéric Kiesel n'hésite pas à rompre avec l'image traditionnelle du journaliste impartial et – autant que faire se peut – objectif. Au contraire, il prend parti honnêtement et lucidement. Dans ses opinions, rien n'est tranché ou délibérément arbitraire. À l'inverse, il faut souvent y lire une simple expression du bon sens. En fait-il trop à réclamer justice pour le peuple palestinien? Il aura fallu plus de dix ans pour que le concert des nations aille dans le même sens. Dans un souci identique, on ne s'étonnera guère de son amitié pour la Pologne, ce pays tant de fois déchiré, mis entre parenthèses, que l'on pourrait être surpris qu'il existât encore. Frédéric Kiesel connaît le poids de l'histoire et sait le jauger à sa juste valeur :

*Personne n'entrevoit encore la fin du conflit entre Israël et ses voisins arabes. Et très peu de gens réfléchissent sérieusement à son début, à ses causes.../... Leur ignorance – ou leur oubli délibéré – est un des motifs principaux de l'impasse actuelle (19).*

Bien entendu, cette ouverture au monde et aux hommes, cette bienveillance clairvoyante de tous les instants, le sert aussi dans son activité de critique. Jamais de trait de plume perfide en ce domaine : le juste milieu sans, toutefois, trop de complaisance. Dans sa vaste entreprise polygraphique, l'amitié tient un grand rôle. Quand il parle de l'œuvre picturale ou littéraire d'un de ses confrères, le choix ne se fait pas tant par affinité que par sympathie. Ainsi n'est-ce pas sans raison qu'il a inauguré cette voie par une étude consacrée à une figure type du terroir luxembourgeois : Albert Yande.

Son essai le plus récent, *Thomas Owen, les pièges d'un grand malicieux*, plie au même rituel de l'amitié. L'étude que Frédéric Kiesel consacre au maître du fantastique belge, synthétise en quelque sorte l'intérêt pour les légendes, la démarche poétique et la transfiguration

---

19. *L'impasse israélo-arabe*, p. 11.

littéraire. Dans ce cas, l'originalité de l'analyse vient de la multitude d'approches proposées.

Dans une telle œuvre semblable à un labyrinthe, l'auteur pourrait se perdre et ne plus savoir s'il est Thésée ou le Minotaure. Mais le lecteur aura tôt fait de retrouver des constantes qui lui donnent un reflet fort exact de l'homme, de cet «écrivain du bonheur» (20). Et point de naïveté en cela; Frédéric Kiesel est trop conscient que le monde serait en effet bien beau s'il ressemblait à celui de ses poèmes et pas à celui de ses articles...

Paul MATHIEU

---

20. MERGEAI (J.), *Frédéric Kiesel*, op. cit. , p. 233.